

DANIEL BALAVOINE "Un homme qui chante "

Didier Varrod pour le Hall de la Chanson

Merci d'être là pour écouter la parole singulière d'un artiste dont il est toujours, vingt ans plus tard, difficile pour moi de parler, allez savoir pourquoi, parce que non seulement je considère que l'œuvre de Daniel Balavoine est singulièrement fondatrice mais en plus parce que j'ai eu cette chance de le rencontrer et d'être probablement ressenti de sa part comme une sorte de mascotte. Moi j'étais un jeune journaliste débutant, lui était un artiste au sommet de son art, et nous avons fait un petit bout de chemin ensemble.

Il est très difficile de parler de Daniel Balavoine parce qu'au final c'est l'histoire d'une trajectoire trop rapide pour être totalement analysée dès lors qu'il s'agit de son œuvre artistique. On peut dire aujourd'hui que Daniel Balavoine est peut-être plus un symbole, une sorte de James Dean du music-hall si j'ose dire, plutôt qu'un chanteur, auteur-compositeur-interprète. Et c'est bien pourtant pour cette raison-là précise qu'il a su me toucher, et non parce qu'il a eu un destin tragique. Mais forcément sa place est aujourd'hui un petit peu curieuse, je dirais qu'il a un peu le cul entre deux chaises, avec tout le respect que l'on doit aux âmes qui se sont envolées. A savoir : quelques unes de ses chansons passent en boucle à la radio mais on revient toujours à cette trajectoire tragique, donc on a parfois la sensation que Daniel Balavoine n'a pas aussi bien marqué qu'il le souhaitait ardemment, avec toute sa détermination, sa place dans un domaine, la chanson, pour laquelle il avait pourtant une vision et un rapport très particuliers. Comme je le disais, comment parler de l'œuvre lorsqu'elle est inachevée, comment vous convaincre que Daniel Balavoine était peut-être le plus anglo-saxon de tous les chanteurs français ?... C'est très difficile parce que effectivement il y avait chez Daniel Balavoine la réalité de la vertu du texte, et on va le voir dans les chansons que Martin Rappeneau a choisi de chanter aujourd'hui. Ce sont toujours des textes extrêmement importants qui véhiculent des sentiments, des émotions, souvent des idées, mais en même temps pour Daniel Balavoine il y avait aussi la volonté que ses textes, ses sentiments, cette philosophie du monde soient toujours portés par un environnement musical qui soit presque plus important que le fond. C'est-à-dire que pour lui un chanteur digne de ce nom, à la fin du XXème siècle, était un chanteur qui portait le fond par une forme exceptionnelle et réfléchie. Et en cela il était effectivement peut-être plus proche des chanteurs anglo-saxons que des chanteurs français, pour lesquels la chanson était NOTRE exception culturelle de par la tradition littéraire qui l'a parcourue depuis la naissance de cet art si singulier. Alors Daniel Balavoine était un chanteur, vous l'aurez remarqué, il l'a chanté et même très bien chanté, et aussi on remarque très bizarrement que dans son œuvre la chanson, la matière première qu'était la chanson était pour lui source d'inspiration. Je veux en témoigner avec vous, en introduction, par des mots, par une musique, par une petite chanson, comme une introduction à cette conférence chantée : « Pour faire un disque ».

(...)

Dans cette petite chanson d'introduction sur l'album « Vendeur de larmes », il y a presque tout, finalement, toutes les contradictions qui traversent un chanteur. La chanson n'est pas un cri mais pour lui c'était un cri permanent, en mouvement, en perpétuelle évolution, et je trouve qu'il n'est pas si anodin que cela que Martin Rappeneau ait choisi d'ouvrir cette conférence, puisqu'il a amené sa personnalité sur ce propos d'aujourd'hui, par cette chanson.

DV : Pourquoi le choix de cette chanson pour ouvrir cette histoire ?

MR : Cette chanson est une espèce de mode d'emploi, pour faire un disque il faut faire quoi. C'est un mode d'emploi très court, vous prenez juste un do dièse et un mi bémol, et aussi

j'aime beaucoup ses premières phrases : « Il faut avoir fait tant de chemin / Juste un peu d'ivresse / Et beaucoup de chagrin », pleines d'esprit dans ce que ça a de volatile. Ce titre donne quelques clefs spirituelles du chemin à prendre pour un chanteur, pour essayer de faire les meilleures chansons et les meilleurs albums possibles. En plus il ne dit pas « pour faire une chanson » mais « pour faire un disque » et moi ça me plaît beaucoup. C'est vrai que moi-même en tant que chanteur je conçois les musiques et la carrière d'un chanteur avec les disques et moins avec les chansons, qu'il faut penser son art sur un disque dans sa totalité. Donc cette introduction me plaît pour ce qu'elle dit. Et en plus je n'ai pas changé la tonalité de la chanson. On retrouve toute la particularité de la voix de Daniel Balavoine dans cette chanson, qui est évidemment très touchante et vraiment unique.

DV : On reviendra peut-être aussi à la particularité du répertoire de Daniel Balavoine, pas toujours facile à interpréter. Parfois les choix de la tonalité peuvent se poser. Ce qui est très important dans ce que Martin Rappeneau a dit est que cette chanson s'appelle « Pour faire un disque » et c'est vrai que Daniel Balavoine réfléchissait, posait toujours le questionnement du statut social de la chanson, mais aussi évidemment de son statut émotionnel. « A quoi sert une chanson si elle est désarmée ? » écrivait Etienne Roda-Gil quelques années plus tard à propos des Chiliens. Pour Daniel Balavoine le chanteur avait un rôle bien précis dans la société. Il était là pour porter des sentiments, il était là pour affirmer et parfois imposer un rapport au monde, et pour cela effectivement il y avait deux axes : à la fois le contact direct avec le public qu'il va très vite entreprendre à travers une aventure scénique parfois presque trop audacieuse pour l'époque, et puis aussi les disques. Et « Pour faire un disque » a une signification bien précise. Daniel Balavoine concevait son travail d'auteur-compositeur-interprète, co-arrangeur et co-réalisateur de ses disques, comme un vrai travail. Comme un cinéaste concevait finalement le travail d'un film. D'ailleurs sur toutes les pochettes de Daniel Balavoine il y avait cette mention un peu particulière que l'on retrouve très rarement –voire jamais- : « album –ou disque- conçu par Daniel Balavoine ». Chaque disque était un projet artistique avec une vision, avec parfois la volonté de faire un disque-concept comme on le verra très vite. Je reviens juste sur le rôle du chanteur, rôle social et émotionnel, et c'est vrai que singulièrement Daniel Balavoine est un artiste qui aura beaucoup parlé de ce métier de chanteur. Evidemment la première chanson qui l'a identifié au grand public, « Le chanteur », est un portrait extraordinaire que l'on peut réécouter aujourd'hui à la lumière des « Star Academy », « Nouvelle star » et tous ces programmes de télé-réalité qui montrent un versant extrêmement acide du métier de chanteur, du « boulot » de chanteur comme le disait Daniel Balavoine. Mais il l'avait également évoqué dans cet album qui s'appelle « Vendeur de larmes », les chanteurs sont aussi des vendeurs de larmes, et dans une autre chanson « Je ne suis pas un héros », écrite à l'origine pour un certain Jean-Philippe Smet, et non pas pour Johnny Hallyday, car il faisait la différence entre Johnny Hallyday, le pionnier du rock'n'roll, la star, la « dernière idole » comme le dira Serge Loupien quelques années plus tard, et le personnage plein de paradoxes qu'était Jean-Philippe Smet. Je pense qu'il avait écrit une chanson très juste sur le regard que l'on peut porter sur ce personnage un peu à part qu'est Johnny Hallyday. Il y avait aussi la « Chanson vide ».

Pour lui la chanson est en elle-même une matière d'inspiration. Alors évidemment quel étrange garçon que ce Daniel Balavoine né le 5 février 1952 à Alençon en Normandie, qui ne portera d'ailleurs pas beaucoup de stigmates du Normand de fond. Son territoire à lui était plutôt le sud-ouest, ça tombe bien c'est également le mien, et cela aussi nous a peut-être rapprochés. Daniel Balavoine était viscéralement attaché à cette région écartelée entre les Landes, le Béarn et le Pays basque. Quand on connaît un peu l'histoire de cette région on sait qu'il y a des antagonismes très forts entre le Béarn et le Pays basque, et lui était un peu le lien, il représentait un peu l'union sacrée entre ces territoires antagonistes bien qu'il soit plus

basque que béarnais. Même s'il a passé une partie de son adolescence à Pau, dans un milieu familial assez ordinaire avec un père ingénieur des Ponts et chaussées et une mère dont il disait qu'elle était « fille de », étant originaire d'une famille de l'aristocratie du sud-ouest. Son enfance et son adolescence vont donc se dérouler entre Bordeaux, Biarritz, Hasparren où il va être pensionnaire puis Dax puis Pau. Pau, c'est important puisque c'est l'époque de l'adolescence, de mai 68 –il a alors 16 ans- et je dirais que pour lui il y a un avant et un après mai 68 comme pour beaucoup de jeunes gens de cette génération. Il a 16 ans, c'est quand même très jeune, et pourtant déjà au lycée il est impliqué dans cette révolution avortée : il tracte, va aux manifestations, écoute les discours de Sauvageot et de Cohn-Bendit. Un temps il est totalement médusé voire ébloui par leurs discours et un jour il va les approcher puisque ces jeunes parangons de la révolution vont aller parler aux lycéens et étudiants dans les régions. Il va les regarder un peu comme des chanteurs en tournée et se dire que malheureusement leurs paroles sont belles mais n'ont que l'efficacité du moment où elles sont formulées. C'est à ce moment-là qu'il va choisir la chanson comme vecteur peut-être de vocation, d'identification, pour pouvoir effectivement parler de la marche du monde et en même temps toucher les gens au cœur. La chanson est le territoire de la spontanéité, de l'éphémère aussi, et dans ce paradoxe réside tout ce que Daniel Balavoine aimait, c'est-à-dire que dans les mots que l'on pouvait choisir, jamais gratuits, il y avait la volonté de pouvoir marquer, toucher, parfois faire prendre conscience aux gens qu'un pays, un destin, une parole politique pouvaient exister. Et en même temps il y avait tout ce qui peut toucher à nos propres vies, à savoir que l'on naît avec des chansons, on aime et on a ses premières amours et même celles plus ancrées avec des chansons, et j'irais jusqu'à dire que l'on se sépare en chansons et parfois on meurt en chanson. Donc je pense que pour Daniel Balavoine la chanson est le vecteur qui traverse le plus l'identité de l'humanité.

Dans cette année 1968 en même temps il est à la MJC de Pau et il chante du Bob Dylan, le fleuron de la chanson contestataire, celui qui dit des choses sensées avec une guitare, ce qui va beaucoup le toucher. Il va y avoir des débuts un peu chaotiques dans des groupes –au nom qui fait sourire- tels que Purple Eruption, Shakers, Réveil, ça fait rêver ça fait rock'n'roll, ça fait anglo-saxon et surtout ça permet de faire ses armes comme dans les bals populaires, qu'il évoquera d'ailleurs dans « Le chanteur ». Les bals populaires c'est l'école de la vie, celle où il faut en un samedi soir à la fois divertir et toucher les gens. Donc tout ce qui va constituer Daniel Balavoine est effectivement présent dans ces années là : la MJC, Bob Dylan, les bals, les premiers groupes de rock que l'on forme que l'on fonde que l'on porte et dont on porte aussi évidemment la responsabilité du split, et puis le départ sur Paris, les premières auditions. Notamment pour remplacer le chanteur d'un groupe de rock qui avait franchi la barrière de l'écho régional : Présence, emmené par Eric Saint-Laurent, un chanteur assez charismatique qui partira du groupe pour tenter sa carrière en solo. Deux personnalités vont se retrouver à cette audition : Laurent Voulzy et Daniel Balavoine. C'est ce dernier, peut-être par son passé, alors que Laurent Voulzy a comme on le saura quelques années plus tard un background –une rock-collection- assez phénoménal, qui va remporter l'audition et remplacer pour un temps Eric Saint-Laurent.

Les années passent. Deux rencontres fondatrices : tout d'abord celle de Patrick Juvet, chanteur à minettes pailleté à souhait, qui essaye malgré tout de sortir de cette image de chanteur à minettes. Il ne faut pas oublier que nous sommes au début des années 70, Claude François règne en maître sur la variété, Maritie et Gilbert Carpentier sont là, il y a tout un univers dans la chanson française populaire mais aussi cette contre-culture émergente venue d'Amérique et aussi bien évidemment d'Angleterre avec le rock, la pop et les premiers grands groupes de rock progressif. Et Juvet qui est un grand compositeur, pianiste émérite, a envie de sortir de cette image dans laquelle il a été un temps pour essayer de faire des albums un peu plus ambitieux.

Et Daniel Balavoine va se retrouver grâce à la seconde rencontre fondatrice dont je parlais, Andy Scott, un Anglais, donc déjà pour Daniel Balavoine une qualité en soi. Il avait en face de lui un Anglais qui avait été dans un journal de mode avec Charlie Watts, là ça devenait carrément intéressant, et en plus il était un des premiers sorciers du son, un des premiers arrangeurs qui avaient donné une vision de ce que pouvait être le son des disques qui se produisaient à l'époque. Il avait fait ses armes en France dans quelques studios légendaires comme celui d'Hérouville et Davout. Il se passe quelque chose de vraiment fort entre ces deux êtres. Au-delà de la personnalité d'Andy Scott ils ont une vision commune de ce que devrait être la chanson française moderne, celle des années 70, et ces deux individualités vont former très vite un tandem. Petit à petit c'est autour de ce tandem que Daniel Balavoine va construire son univers, à travers des premiers 45 tours et aussi son premier album qui est comme un juke-box, un carbone assez émouvant de tout ce que Daniel Balavoine écoutait et de tous ces groupes auxquels il voulait ressembler, de toute une culture finalement assez bien digérée. Yes, Genesis, Queen n'étaient jamais loin ; en écoutant le spectre vocal de Freddy Mercury on comprend bien que Daniel Balavoine avait quelques ambitions aussi qui pouvaient le porter du côté de cet univers.

En Angleterre il y avait presque un mythe autour des albums dits « concepts ». Après le premier album de Daniel Balavoine, Andy Scott et lui vont se mettre au travail sur un deuxième album qui sera « concept », ce qui à l'époque en France fait écarquiller les yeux des producteurs. Un album concept, mais c'était presque un gros mot ! Un album ce sont des chansons, des tubes populaires. Et là Daniel Balavoine, du haut de ses 24 ans, annonce qu'il veut faire un album-concept autour de la tragédie du mur de Berlin. Comment voulez-vous taper les hit-parades en ayant autant d'ambition ? C'est pourtant ce qu'ils vont faire, l'album va s'appeler « Les aventures de Simon et Günther » et évoquer deux frères séparés par l'absurdité du mur de Berlin, une nuit de mai 1961. Franchement là Daniel Balavoine a la vision de ce qu'il veut faire : raconter à travers une histoire et une tragédie de l'actualité ce qu'il est, ses interrogations, ses angoisses, ses certitudes, ses colères, ses cris. Notamment à travers une chanson, quand même, qui va un peu percuter les âmes sensibles qui comme moi vont se retrouver par hasard, un après-midi, devant la télévision, et y voir un garçon un peu joufflu, un peu mal à l'aise, un peu frondeur, avec un blouson de cuir un peu étriqué et les poings serrés dans les poches, chantant une curieuse chanson, « Lady Marlène ».

(...)

DV : Cette chanson est émouvante à plus d'un titre. Moi j'ai découvert Daniel Balavoine interprétant cette chanson à la télé, et il y a quelque chose d'important dans le paysage mental, émotionnel et musical de Martin Rappeneau, c'est Michel Berger. Le jour de cette même émission qui n'est pas restée dans les annales de la télévision, « Un sur cinq » présentée par Patrice Laffont, après avoir entendu cette chanson, il a dit : « On a trouvé notre Johnny Rockfort », qui sera le héros de banlieue, le rebelle de la comédie musicale « Starmania » sur laquelle il était en train de travailler. Michel Berger est une de tes références fondamentales, tu connaissais cette histoire ?

MR : Je connaissais l'anecdote, qui m'avait fait tendre l'oreille à cette chanson que je ne connaissais pas. Je trouve qu'elle est unique dans le paysage de la chanson française. Depuis peu de gens ont tenté cette aventure, une symphonie de poche, un mini opéra de 3'30 à la fois extrêmement pop et avec une ambition harmonique, vocale, d'arrangements de la chanson. Dans la version album il y a des cordes absolument incroyables, un changement de ton à la fin qui monte monte monte... Ce titre me touche beaucoup et je le trouve en plus très réussi sur le concept de l'album, il exprime plein de choses sur ce que raconte l'histoire dont elle est tirée.

Michel Berger avait vraiment un grand talent de directeur artistique, il l'avait déjà montré avec Véronique Sanson.

DV : Pas de photo de Daniel Balavoine sur cet album. Au dos de la pochette une photo représentait l'architecture constructiviste des pays de l'Est, et il était écrit : « Il est des murs invisibles qui font que cette histoire aurait pu se passer n'importe où ». Dans cet album se trouve aussi cette espèce de débat permanent qui fracture Daniel Balavoine, il est un peu l'Assemblée nationale à lui tout seul, ça se bat dans son petit corps. Il se termine par « Ma musique est mon patois », pour quelqu'un qui veut avoir une carrière plutôt anglo-saxonne, employer le mot « patois » en direction des journalistes de la presse spécialisée, je veux parler alors de « Rock'n'folk » et « Best » qui traitent plutôt de la musique anglo-saxonne et à l'époque font vendre beaucoup de disques... S'adresser à eux en disant de manière pas du tout elliptique « ma musique est mon patois » en prenant un environnement sonore sur lequel il avait travaillé avec Andy Scott et qui faisait sérieusement penser à Supertramp, il y avait là quelque chose de l'ordre de la provocation et du débat non résolu qui fut finalement celui de Daniel Balavoine tout au long de sa vie. Album-concept qui ne marchera pas mais restera comme une pierre dans cet édifice artistique.

Daniel Balavoine avait été signé par Léo Missir, directeur artistique du label Barclay alors dirigé par Eddie Barclay. L'histoire mérite que l'on s'y arrête quelques instants, Eddie Barclay ne croit pas du tout à la carrière de Daniel Balavoine. Le jour où Léo Missir lui fait écouter les premières chansons de ce dernier, il lui dit : « Avec une voix de pédé comme ça, ça ne marchera jamais. Et en plus ton chanteur est moche, un peu gras, ça ne va pas le faire du tout ». Léo Missir, complice de Eddie Barclay depuis le début, va s'acharner et lui dit : « Ecoute, laisse-moi le temps, cet artiste ne pourra effectivement pas fonctionner sur un disque ». En même temps Eddie Barclay était un peu troublé, à l'époque il y avait quand même des chanteurs tels que Patrick Juvet –chez Barclay- ou Alain Chamfort ou même Claude François finalement, dans des registres de voix plutôt élevées. Eddie Barclay disait : « Mais il n'a qu'à faire chanteur à minettes, avec des refrains populaires comme ceux de Claude ou Patrick Juvet, là ça marchera, mais s'il vient avec des albums-concepts ça ne marchera jamais ». Donc ce deuxième album est un peu celui de tous les dangers pour Daniel Balavoine, comme une provocation vis-à-vis de Eddie Barclay mais aussi pour lui une manière de poser les choses, de vraiment imaginer que son répertoire et sa démarche artistique se feront avec des racines solides. Et il savait qu'une fois le succès arrivé, les gens reviendraient vers cet album réellement fondateur. Même si l'on a un peu entendu « Lady Marlène » en radio et une fois en télé, on ne peut pas dire que cet album a identifié Daniel Balavoine au grand public.

Il se met au travail sur son troisième album, dont il sait que ce sera le dernier qu'il pourra enregistrer pour les disques Barclay. Ca se passe assez bien, dans une énergie assez phénoménale, l'album est enregistré dans les conditions du direct avec tous les musiciens dans la cabine, les titres viennent facilement. Il y aura « Les oiseaux », une chanson en deux parties qui a un réel potentiel, et une très belle ballade « Lucie », et donc l'album prend sa place petit à petit. Un jour Léo Missir vient écouter l'album et il entend « Si je suis fou ». Il appelle Eddie Barclay et lui dit : « Ca y est, je pense qu'on a le single de l'album ! », mais en même temps il n'en est pas convaincu. Il coince Daniel Balavoine et lui dit : « Ecoute, je pense que l'on n'a pas ce qu'il faut dans cet album, il faut que tu t'y remettes ». Daniel Balavoine avait une mélodie sur laquelle il avait chanté et essayé des choses en yaourt, c'est ce qu'il faisait souvent. Mais il ne trouvait pas le texte et avait du mal avec l'environnement sonore, il ne voyait pas où cette chanson pouvait aller. Alors qu'il faisait tourner cet instrumental dans le studio, avec toujours sa voix qui essayait des choses, tout le monde cherchait, il y avait un peu d'attente, à un moment un des musiciens a pris un mélotron

et en a joué. Par erreur le son du mélotron a été enregistré, et il se trouve que ces notes constitueront l'introduction de la chanson « Le chanteur ». Cette petite harmonie enregistrée par erreur va tout d'un coup donner un déclic à Daniel Balavoine. Il va envoyer ses musiciens dans un restaurant de couscous juste à côté du studio, puis se remettre à la console ; cette petite intro va tourner et Daniel Balavoine se dit : « Cette mélodie au mélotron peut faire penser aux trompettes de la renommée par exemple ! », il va revoir le visage de Eddie Barclay et il se mettra à écrire cette chanson qui est de mon point de vue, interprétation personnelle et psychanalytique, directement adressée à Eddie Barclay.
(...)

Le couscous à peine terminé, Daniel Balavoine arriva avec le petit bout de papier sur lequel il avait écrit son texte avec comme un sentiment épidermique. Après relecture on peut toujours fantasmer sur la manière dont les choses se font, mais il se trouve qu'après avoir écouté cette chanson Léo Missir a rappelé Eddie Barclay et lui a dit : « Je crois que nous allons changer le titre du 45 tours », qui était très important à l'époque. Effectivement ce titre sera intégré à l'album, ce sera le 1^{er} single et évidemment le début de l'identification de Daniel Balavoine auprès du grand public. Cette chanson est vraiment importante : c'est un vrai tube populaire et son texte est une description absolument stupéfiante du boulot de chanteur, avec splendeur et décadence, avec ces petites phrases qui sont pour moi comme des clins d'œil à Eddie Barclay. « J'me présente je m'appelle Henri » : je vais prendre un prénom bien français, bien blaireau. Daniel Balavoine me l'avait dit, c'était fait exprès.

« J'voudrais bien réussir ma vie, être aimé, être beau » : je ne suis pas beau (c'est Barclay qui l'avait dit).

« Gagner de l'argent puis surtout être intelligent mais pour tout ça il faudrait que j'bosse à plein temps » : il y avait une espèce de mépris pour l'intellect des chanteurs. Daniel Balavoine voulait effectivement non pas être issu de tous ces chanteurs de la rive gauche que l'on respectait, mais être quelqu'un qui apporte non pas une caution intellectuelle, mais vraiment ses lettres de noblesse à cette chanson dite sentimentale, et redonner au mot « sentiment » sa vraie valeur. Quand on s'arrête un peu sur ce texte et son interprétation par Martin Rappeneau, je trouve cela très émouvant parce que l'on oublie un peu la chute de cette chanson. On se souvient qu'il se prostituera pour la postérité, qu'il chantera devant cent mille personnes... ce qui est assez drôle puisque n'oublions pas que nous sommes dans les années 70 et que la plus grande salle est le Palais des sports, sept mille places, donc c'était un peu « tiens, prends ça dans la gueule, un jour je chanterai devant cent mille personnes ». Mais dire « J'veux mourir malheureux pour ne rien regretter » est une chute incroyable qui dit des choses qui fracturent, qui posent des questions, moi je la trouve terrible.

MR : Je trouve cette phrase incroyable, d'une lucidité totale sur ce qu'est la légende du rock'n'roll. Ce qui plaît beaucoup aux critiques de rock et même aux fans de musique est lorsqu'un chanteur finit très mal, dans la déchéance, pas ringard avec une Ferrari mais comme les ancêtres du blues qui n'avaient qu'une guitare sèche, et cela est très présent dans l'inconscient du rock. Pour moi c'est très premier degré, il pense vraiment qu'une star du rock doit parfois mourir malheureuse ou en tout cas ne doit pas attendre l'opulence, et en même temps très second degré, cette chanson arrive à mélanger un côté un peu blague, caricatural, et un côté rempli d'émotion, quelque chose de très vrai et prophétique, Daniel Balavoine ne meurt pas malheureux mais en tout cas au sommet de sa carrière. Il y a là encore un aspect très troublant dans le rapport chanson-vie chez cette personne habitée par sa musique, et ses chansons finissent par l'habiter lui-même.

DV : Et une chanson est un vecteur sentimental. Parfois on a écrit des livres entiers, des biographies entières sur le destin de rock'n'roll stars, et là tout est dit et bien exprimé en 3' avec à la fois le tragique, l'humour, la réalité et la sincérité.

Cet album va évidemment porter Daniel Balavoine tout de suite à une sorte de sommet, il va d'ailleurs jouer avec cette idée dès l'album suivant, et cette chanson, eu égard au fait que Daniel Balavoine voulait imposer un nouveau statut au chanteur de variété, un statut respectable, vient au cours d'une année un peu particulière. C'est celle de la mort tragique de Claude François et on peut aussi y voir un lien, Claude François ne dégageait pas une énergie extrêmement riieuse à la fin de sa vie, il avait beaucoup de problèmes.

Et puis on sent que c'est une année compliquée pour la France, que l'idée d'alternance politique fait son chemin, le leader du Parti socialiste est alors, pour la campagne des législatives, photographié dans les Landes avec son chien et il est dit sur cette affiche : « Le socialisme, une idée qui fait son chemin ». Daniel Balavoine a envie de cette alternance politique et en même temps est comme beaucoup de Français qui déjà n'ont plus beaucoup d'illusions au sujet du personnel politique. Ses convictions politiques vont s'affiner au fur et à mesure que sa carrière de chanteur va elle-même s'affirmer. Alors que la gauche gagne le premier tour des élections législatives mais perdra le second tour, et donc que François Mitterrand ne sera pas le Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing, on se souvient du discours un peu effrayant de ce dernier sur le « bon choix ». Déjà dans cet album, en 1978, figure une chanson sur la France, « France ». La France est peut-être la plus belle femme de l'Europe, en tout cas Daniel Balavoine sait jouer de la métaphore pour parler à la fois de ce pays qui est le sien et de son destin politique.

(...)

Cette chanson moins connue de Daniel Balavoine pourrait presque être « Bayrouiste » mais ce n'est pas le cas. Il y a quelque chose de curieux dans cette chanson, sachant que l'on va le connaître comme l'homme qui « s'emportait pour ce qui lui importait », phrase qu'il prononcera après sa confrontation spontanée, si j'ose dire, avec François Mitterrand qui est alors Premier secrétaire du Parti socialiste mais sera bientôt candidat à la Présidence de la République. Pourquoi ce choix ? Il m'a ravi, quand on parle de la chanson engagée et de Daniel Balavoine homme engagé, on va plutôt spontanément vers « Vivre ou survivre » ou plus tard « L'Aziza » ou « Sauver l'amour ».

MR : J'en aime la musique, très entraînante, vraiment jolie harmoniquement, elle se déroule bien. De plus c'est vrai que j'étais très intéressé par Michel Berger et quand j'ai vu le titre « France » au dos de l'album j'ai tout de suite pensé à France Gall et me suis demandé ce qu'il pouvait dire sur elle. J'écoute la chanson et me dit que si elle concerne France Gall, ça devait être chaud... En relisant le texte je l'ai trouvé d'une grande justesse, en même temps très respectueux de la France. Elle fait partie pour moi des belles chansons écrites sur la France, pas celle de Sardou mais plutôt celle de Michel Delpech « Que Marianne était jolie », chanson métaphorique où il interpelle Marianne sur un rythme très entraînant, elle pourrait être chantée lors de la seconde révolution française qui va donc arriver dans quinze ans...

DV : Merci pour cette prédiction ! Daniel Balavoine n'avait aucune pudeur quand il s'agissait de parler de la France et de son destin politique. Une parenthèse : je parlais de Daniel Balavoine au sommet, sur l'album suivant « Face amour face amère » Daniel Balavoine est en photo au sommet d'une montagne qu'il vient de vaincre par la face nord, et il brandit un drapeau bleu blanc rouge. Je voudrais vous lire le texte de cette chanson car nous avons été percutés par son altercation spontanée avec François Mitterrand le 16 mars 1980 sur Antenne 2 à 13h00, mais nous avons juste un peu oublié que Daniel Balavoine était d'abord un

chanteur, auteur-compositeur, et que ce qu'il dit de manière spontanée et épidermique à François Mitterrand avait déjà été écrit dans la chanson « Face amour Face amère » :

Regarde le monde
Puis regarde-toi
Quand l'orage gronde
Le soleil se noie
A chaque seconde
Tu perdras la foi
A l'autre seconde
Dieu sera ton Roi
C'est la fin du monde
Il faudra t'y faire
Sur toutes les ondes
C'est face amour, face amère

On ne refait pas l'histoire
Je veux le droit au désespoir

Chacun fait sa fronde
Chacun fait sa loi
Quelques têtes tombent
Et l'homme a ses droits
Entre dans la ronde
Pour la face Amour
Bois la pluie qui tombe
Pour la face Amère
C'est la fin du monde
Donnons-nous la main
La vie n'attend rien
Que la mort au bout du chemin

On ne refait pas l'histoire
Je veux le droit au désespoir

C'est une chanson phénoménale, une chanson d'ouverture dans un album et lorsque l'on a trente ans et que l'on revendique ce droit au désespoir, il y a effectivement de quoi écouter et non plus entendre les chansons. De quoi comprendre ce qu'il va se passer dans la trajectoire de Daniel Balavoine qui effectivement va s'emporter pour ce qui lui importe mais va s'impliquer dans la marche du monde et faire comprendre que la chanson est un vecteur très fort pour faire passer des idées ou en tout cas troubler les esprits. Alors évidemment, dans ces temps où il revendique le droit au désespoir, on retiendra plutôt son altercation face à François Mitterrand. Alors que Daniel Balavoine enregistre cet album qui n'aura pas le succès escompté, ce qui doit ravir Eddie Barclay qui doit se dire « Oh, c'était un accident de parcours ! »...

Il y aura un autre album « Un autre monde » -titre d'une chanson quelque temps plus tard- où Daniel Balavoine pose avec un appareil photographique dans lequel on devine la figure de Mao Tsé Toung. Daniel Balavoine considère dès lors que son métier est celui d'un observateur, peut-être d'un journaliste, en tout cas d'un décrypteur sociétal de ce qui le touche, l'énerve, parfois aussi l'émeut. Dans cet album il y aura un énorme tube qui nous fera

passer quelques moments de débat assez chauds avec Daniel, « Mon fils ma bataille ». Ce titre n'était pas inspiré de la propre vie de Daniel Balavoine, cela l'énervait beaucoup à chaque fois qu'un animateur désannonçait ce titre en évoquant « le tragique destin de la vie de Daniel Balavoine décrit dans cette chanson » alors qu'il lui avait été inspiré par le drame que vivait l'un de ses meilleurs amis. Daniel Balavoine était drôle et super bon vivant, et il avait proposé à son ami de lui écrire une chanson, qui l'aiderait peut-être et plaiderait pour sa cause ! Encore une fois il faut voir les artistes comme des porteurs inconscients de ce qu'il se passe dans le monde, et cette chanson va illustrer magnifiquement un film qui à l'époque bouleverse le monde entier, « Kramer contre Kramer », histoire de ce qui va devenir la tragédie de ces familles séparées, dont on parle peu à l'époque. Daniel Balavoine est aussi dans la problématique du droit des pères à avoir aussi, justement, quelques droits. Cette chanson est un gros tube mais j'avais dit à Daniel : « Pour moi, tu fais un peu ton Sardou de gauche ». Cela l'avait beaucoup touché parce que pour lui, Sardou représentait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Il disait : « Heureusement que Sardou existe ! Tu écoutes ses chansons, très bonnes, lui est fort, a une bonne voix, il a toujours la bonne idée au bon moment... Eh bien pour moi il est comme un contre-référent, et à côté je construis ma carrière ». Lui dire que Sardou aurait pu chanter « Mon fils ma bataille » le rendait très énervé.

1981, François Mitterrand est élu Président de la République.

En fait tout le monde a très mal interprété l'altercation que Daniel Balavoine a eue avec lui. Elle reste l'un des faits de gloire de Daniel Balavoine, je dirais presque à l'insu de son plein gré. En fait c'était une idée de Jacques Attali, conseiller spécial de François Mitterrand ; il avait rencontré Daniel Balavoine chez France Gall et Michel Berger et avait été percuté par la connaissance politique de Daniel Balavoine, sa passion... Petit retour en arrière, avant d'être chanteur Daniel Balavoine avait eu à un moment l'envie d'être député, il était d'ailleurs complètement placardisé dans son lycée, tout le monde lui disait : « C'est ringard, tu veux être député de ta région, même pas Président de la République ! ». A cela il répondait : « Non, c'est là que ça se passe, dans la réalité de la région ! Représenter sa région à l'Assemblée nationale, quel bonheur, quelle grandeur pour le destin d'un homme ! ». Il avait cette volonté de dire que les utopies pouvaient parfois être réalisables.

Pour revenir à cette altercation, les gens ont cru qu'il se payait la tête de Mitterrand. Mais en fait il était très énervé contre le journaliste qui l'avait invité et contre Jacques Attali qui était en coulisses, qu'il regardait d'ailleurs autant que le journaliste, parce qu'on l'avait fait lever à midi, ce qui pour lui était très tôt, en lui disant qu'il pourrait interviewer François Mitterrand, comme c'est maintenant la mode à l'heure de la peopleisation de la vie politique. Or il n'a pas pu l'interviewer puisque 25' ont été consacrées à des questions sur le rôle de Georges Marchais pendant la Seconde Guerre mondiale, et voyant l'heure tourner il s'est levé et a dit : « Moi je m'en vais ». Il est parti, c'est François Mitterrand qui est allé le chercher et lui a dit : « Exprimez-vous ». Et comme il n'avait plus le loisir de lui poser des questions, il a sorti cet espèce de constat très fort et magnifique parce qu'il ne réfléchissait pas à ce moment-là ! Comme il le disait souvent : « Je parle et je réfléchis après ». Sauf que ses propos étaient sollicités par une colère juste et surtout par l'envie d'exprimer inconsciemment ce qui n'était pas exprimable à l'époque, à savoir la parole de la jeunesse. On se moque un peu aujourd'hui en disant : « Regardez, est-ce qu'un Ministre de la jeunesse est habillé comme moi ? ». A l'époque nous sommes encore dans un monde médiatique très cadenassé et très règlementé, il n'y a que trois chaînes et pas encore la FM, le câble... même si on peut bien sûr dire que cela n'a pas apporté que des bienfaits pour le pluralisme culturel. Inviter un chanteur pour parler à un homme politique qui va peut-être se porter candidat à la Présidence de la République était un fait rarissime. Ce qui explique que ce moment fut crucial dans la vie de Daniel Balavoine et dans la perception que les journalistes en ont eue. Daniel Balavoine n'était alors plus simplement un chanteur et n'intéressait plus uniquement les journalistes spécialisés dans le

domaine de la chanson, à partir de ce moment il va intéresser tous les journalistes spécialisés dans le domaine politique. Dès qu'il va y avoir un événement il sera sollicité, on lui demandera son avis. Un peu plus tard en octobre 83 il sera chroniqueur dans une radio, 95.2, seulement pendant trois mois parce que chaque jour il tape très fort. On se souviendra fin octobre 83 de son cri de désespoir à « Sept sur sept » sur la tragédie libanaise, son frère y est enfermé, et c'est là qu'il dira et répètera face caméra, en direct : « J'emmerde les anciens combattants », vous imaginez le drame provoqué par ces mots. La semaine suivante il sera invité de Michel Drucker et obligé de s'excuser en direct à la télévision. Il ne le fera d'ailleurs pas, il dira : « Je m'excuse auprès de ma maman pour avoir été si inconvenant et avoir employé des mots si mal élevés, mais je maintiens le fond de ma pensée », pendant que les anciens combattants étaient devant le Pavillon Gabriel où était tourné « Champs Elysées », prêts à intervenir sur le plateau.

Daniel Balavoine était quelqu'un qui provoquait toujours la polémique, parfois le scandale, et on en oubliait parfois qu'il était un auteur-compositeur-interprète qui musardait dans le paradoxe des sentiments humains. Très bizarrement il n'écrivait pas beaucoup de chansons d'amour mais en parlait beaucoup à travers son regard, sa vision panoramique sur le monde. Mais parfois il avait besoin aussi d'exprimer des choses qui n'étaient peut-être pas politiquement correctes.

Daniel Balavoine pensait que l'amour physique, même s'il est monnayé ou monnayable, avait la vertu de calmer les esprits et de faire en sorte que tout aille mieux, ne serait-ce que le temps d'un drame intime. « Soulève-moi » était une sorte de réponse à ce que Serge Gainsbourg avait pu écrire quelques années auparavant, « L'amour physique est sans issue ».

(CD2)

DV : Dans cette chanson Daniel Balavoine se ballade dans Pigalle... Martin, que suscite cette chanson en toi ?

MR : Pour moi il va voir une prostituée. Il y a d'une part le fait qu'il monnaye l'amour et la révolte de se dire que ce peuple est exploité par les flics du quartier, moi j'imagine les flics ripoux qui les laissent vivre tout en leur mettant la pression, et d'autre part son désir de faire l'amour, la force sexuelle qui se dégage de lui. Il aimait les femmes et on sent dans ce titre cette sensualité, qui malgré tout est accompagnée d'une révolte. L'image que j'ai est celle du mec qui fait l'amour et en même temps lève le poing...

DV : Nous sommes alors à un tournant de la chanson française, les années pop, le Top 50, Canal + arrivent... Cette génération issue des années 70 est au faîte de sa gloire : Michel Berger, France Gall, Francis Cabrel, Alain Souchon, Laurent Voulzy sont des artistes reconnus et un peu l'alternative à la chanson pailletée de variété populaire issue des mêmes années. On sent bien qu'un monde est en train de disparaître et que les nouveaux poids lourds de la chanson sont là, issus de ce que l'on appelait déjà à l'époque « la nouvelle chanson française ». D'ailleurs Daniel Balavoine n'avait pas été reconnu comme en faisant partie, encore une fois un peu écartelé, à la fois populaire, rock'n'roll et malgré tout proche de cette famille. Et puis un artiste, auteur-compositeur-interprète arrive et émerge de façon très forte : Jean-Jacques Goldman. Daniel Balavoine le rencontre alors et on imagine à quel point ces deux êtres humains au sens plein du terme avaient des choses à se dire sur le monde, sur leur façon de faire leur métier, forcément un peu singulière, en tout cas il y avait un vrai propos aussi dans leur façon de faire ce métier. Et puis Etienne Daho, les Rita Mitsouko... on sent vraiment qu'une page est en train de se tourner et Daniel Balavoine se sent vraiment en danger à ce moment-là. Avec « Vendeur de larmes », il se dit : « Attention, je peux très vite devenir un peu ringard ! », donc il s'immerge dans la musique pop des années 80. Il défend avec un acharnement presque dérisoire les Dépêche Mode en essayant de convaincre chacun de ses interlocuteurs que c'est un très grand groupe même si les Cure aussi, puisqu'à l'époque il était plus politiquement correct d'aimer les Cure. Il défend aussi avec l'énergie du désespoir le groupe Abba, allez savoir pourquoi, en disant que c'est un très bon groupe, qu'ils sont de remarquables sorciers du son qui savent ce qu'est une chanson pop, qu'une chanson pop a un format et des règles et qu'il faut écouter ce groupe avec autre chose que de la dérision. Bono de U2, Björk et d'autres lui donneront raison quelques années plus tard. Et surtout il est fasciné par un virage qu'a pris un certain Peter Gabriel, ancien chanteur du groupe Genesis, avec une vision globale de la musique, non issue de la mondialisation mais pour le coup altermondialiste, à savoir que le berceau est peut-être le continent premier, que de l'Afrique viendrait tout ce dont la musique va se nourrir. Daniel Balavoine va être émerveillé par les disques de Peter Gabriel et aussi par leur son. Il va être percuté par les Talking Heads et découvrir que si l'on peut faire de la musique avec des instruments acoustiques, il est temps de s'intéresser à l'apport extraordinaire que vont représenter ordinateurs et logiciels dans la musique pour la composition et la liberté artistique. Il sera l'un des premiers à parler du home-studio, avant qu'il devienne une norme. Il dira : « Cela va être une révolution démocratique pour la musique mais aussi une façon de libérer la composition et d'entrevoir d'une nouvelle manière sa musique ». A savoir, là encore vision altermondialiste, mélanger tout ce qui appartient à la tradition musicale, les instruments, et les nouvelles technologies. Daniel Balavoine s'y acharnera jusqu'à la fin de sa vie.

Il y aura pour cela des moments clefs dans la vie de Daniel Balavoine. Notamment le jour où il va s'acheter un clavier, on pourrait dire la Rolls des claviers, le Fairlight, avec lequel il y

aura la première perception de ce que peut être la musique échantillonnée, l'échantillonneur, pouvoir faire jouer un batteur et l'enregistrer puis le sampler... Il va commencer à mettre en pratique tous ces aspects sur ses deux derniers albums. Tout d'abord « Loin des yeux de l'occident » avec une vision altermondialiste physiquement, là il pose entre une femme africaine et une femme asiatique. Avec une chanson incroyablement rassurante pour lui, « Pour la femme veuve qui s'éveille ». Elle ouvre l'album et est sans couplet ni refrain, une sorte de litanie avec un ad-lib qui fait évidemment penser à « Biko » de Peter Gabriel, avec des voix africaines enregistrées en live puis ressamplées. Le succès de cet album lui donne des ailes. « Voilà, je suis dans la bonne démarche et aujourd'hui je peux être rassuré et avoir confiance dans le public français qu'on prend trop souvent pour des abrutis, l'oreille française des directeurs artistiques et du public est en train de s'ouvrir et toute cette musique anglo-saxonne dont je me suis nourri a aussi servi à cela ». Lors de l'une de nos rencontres il avait dit un jour très joliment : « Les artistes ont enfin eu leur bac, grâce à notre génération des Berger, Gall et Goldman ».

Il y aura ensuite « Sauver l'amour », un album court et extrêmement percutant, dont il était très fier. J'ai le souvenir qu'il m'avait appelé pour me le faire écouter et que j'étais terrorisé. Il m'avait donné rendez-vous dans le 8^{ème} arrondissement de Paris, dans un bureau de « Emotion », agence qui s'occupait à l'époque du destin marketing des artistes et essayait d'avoir une vision de ce que pouvait être un album ou un spectacle en le racontant à travers un visuel et un slogan, donc vraiment l'emprise du marketing sur les années 80. Il y avait « L'Aziza », « Sauver l'amour », et bien d'autres chansons... il était en face de moi, très fier car ayant un lecteur CD ! J'ai mis le casque, pensant qu'il allait forcément partir, c'était extrêmement gênant, et j'étais terrorisé, en fait il est resté là et me regardait, les bras croisés. Auparavant il m'avait expliqué de manière un peu péremptoire que cet album devait s'écouter sur format CD et au casque, car sinon je ne pourrais pas mesurer toute la subtilité de la résonance de sa production. A chaque fois que j'écoute cet album j'ai le souvenir ancré en moi de Daniel Balavoine en face de moi, scrutant mes regards et les mimiques de mon visage pour voir si j'étais en train d'aimer et d'adopter cet album.
(...)

DV : « Petite Angèle » est sûrement ma chanson préférée dans cet album, et celle que tu as choisie personnellement.

MR : J'ai souvenir, alors que j'étais petit, de la cassette pirate que mon frère avait de cet album, et de cette chanson que j'adorais. J'en ai relu le texte et l'ai redécouvert, il est vraiment d'une actualité incroyable. J'ai toujours vécu en centre ville, à Paris, avec ce que cela implique... Cette chanson parle des crises de banlieue et en même temps je pense toujours aux révolutions dans d'autres pays où la misère est encore plus grande, là il n'y a pas de Twingo brûlées mais des fusils à pompe, des exécutions sommaires, là c'est terrible ! Le texte de Daniel Balavoine peut être appliqué de nos jours et il a la même valeur, la même force, il dit les mêmes choses, ce qui est étonnant et prophétique de la part de Daniel Balavoine, et inquiétant, on voit à quel point les choses ne changent pas et les préoccupations sont les mêmes.

DV : Avec cette phrase incroyable : « La jeunesse est une douleur si ancienne en manque de compréhension ».

MR : Oui, ça participe un peu du fait de dire que les problèmes ont toujours été là, de tout temps, à toute heure, mais c'est quelque chose de tellement vrai sur la jeunesse. Cette envie de se rebeller est normale, c'est le seul moment de la vie où on peut le faire. Les jeunes vont dire

des choses avec conviction en pensant qu'on peut encore se permettre de se brûler les ailes. Cette phrase est un regard tellement juste, sensible... Je me dis que vraiment j'aurais bien aimé rencontrer Daniel Balavoine.

DV : Cet album s'appelle « Sauver l'amour ». Daniel Balavoine m'avait dit : « Ce monde n'est pas à refaire, il est à faire », cela m'avait extrêmement marqué. C'est l'album d'un homme en pleine mutation artistique avec l'émergence des nouvelles technologies, et même au niveau de l'inspiration puisque Daniel Balavoine est amoureux, il est père de famille et va être papa une seconde fois. Il dit à ce moment-là qu'il fait de la « politique sentimentale », qu'il faut revenir à l'idée de sentiment, réévaluer ce mot. Il parle aussi beaucoup de la jeunesse à travers ses textes, par exemple « Petit homme mort au combat », ou « Un enfant assis attend la pluie » au texte absolument bouleversant. On sent déjà que la maturité de Daniel Balavoine scrutateur de la marche du monde devient celle d'un homme qui a le pouvoir et la puissance, puisque les deux cohabitent parfois très bien, de transmettre. (.....) ces territoires arides avec une voiture de courses, parce qu'il aimait aussi la compétition, la vitesse, les combats de l'inutile. Mais là il était parti pour d'autres raisons, pour utiliser cette espèce de foire aux sponsors, le Paris-Dakar, pour installer des pompes à eau dans le désert. L'eau c'est la vie, il le disait tout le temps, il n'était pas le seul, et aussi que derrière il y avait la culture et au premier rang la culture agricole. Sa sœur Claire disait toujours, que ce soit dans le prolongement de son combat aujourd'hui à travers la Fondation Balavoine ou lorsque lui était sur le terrain, qu'il y avait toujours l'idée de faire de « l'agri-culture », et je crois que c'est très joli de reprendre ainsi cette notion au sens premier.

Voilà, Daniel est parti. Il m'a laissé sur un bout de trottoir un jour du mois de décembre 1985 en me donnant rendez-vous du côté du Pays Basque, région dont je suis originaire et que j'avais un peu boudée pour des raisons que j'ignore. Nous nous étions promis de nous retrouver vers le mois de février, alors que lui préparerait son passage au Palais des sports, pour une grande interview sur la plage de Biarritz. Malheureusement le destin en a décidé autrement.

Moi je garde beaucoup de force. Je n'ai jamais eu de poster dans ma vie mais je garde une photo de Daniel Balavoine qui m'avait été offerte par une fan après ma première interview de lui parue dans le journal « Numéro 1 », et bizarrement c'est la seule photo que j'ai gardée, elle est encadrée et m'a suivi d'appartement en appartement. Il y a très peu de journées où je ne regarde pas cette photo quand j'écris des livres ou prépare une émission, en lui demandant : « Qu'est-ce que tu en penses ? ».

Daniel Balavoine est vivant, il ne faut pas être triste. Si on a eu la chance de le rencontrer c'est quelqu'un qui donnait de la force, aidait à respirer dans le sens de la hauteur, ce qui n'est pas toujours le cas lorsque l'on fréquente des artistes, et il avait ce regard toujours lucide et un peu prophétique sur la vie.

Quelques années avant sa disparition il avait écrit une chanson bizarre. Sur le moment je lui avais dit que c'était une belle chanson et que je pensais comme lui mais que c'était quand même un peu terrible. Le jour où il est parti il fut très difficile d'écouter cette chanson, « Partir avant les miens ».

(...)

DV : Juste pour terminer, penses-tu que vous avez ce petit quelque chose en plus, ce supplément d'âme qui fait que vous avez parfois cette façon prophétique de capter les choses ? Il y a quelqu'un au-dessus de vous ?

MR : C'est la grande théorie poétique-romantique de Baudelaire, qui dit qu'en fait les poètes, artistes sont quasiment des médias pour ce qu'il se passe et que l'on n'arrive pas à saisir, sensés en délivrer le message. Ecrire « Partir avant les miens » est absolument incroyable ! Et je la relie à une autre chanson prophétique que Michel Berger a chantée en duo avec lui, « La minute de silence », qui parle de silence et de mort. Tout cela me touche profondément. Je ne suis pas un fanatique de Daniel Balavoine, mais pas dans le sens où il me déplaît, c'est parce qu'il représentait le territoire réservé de mon frère, avec Police. J'étais donc moins allé vers ses albums, plutôt vers ceux d'autres artistes, donc Berger, Sanson, Jonasz, Sheller... Mais en réécoutant ses albums, je me dis qu'il y a vraiment une force incroyable et quelque chose d'extrêmement sincère, habité dans ses chansons. Pour moi c'est éternel et indémodable. C'est ce que je recherche dans mes chansons et si je peux avoir ne serait-ce qu'un dixième du supplément d'âme de Daniel Balavoine...

DV : Pour conclure je vous dirai, même si effectivement quand vous êtes traversé par des événements comme ceux-ci, à savoir avoir rencontré des personnes qui sont parties avant vous, qu'ils ont bien en eux quelque chose en plus, d'indicible, qui fait que la chanson est ce territoire de l'indicible et du magique, à jamais, de toute éternité, et que je n'y vois aucun hasard puisque c'est Daniel Balavoine qui aura permis que je rencontre Martin Rappeneau.